

**Louis ROBERT**

**(15 février 1904 - 31 mai 1985)**

La mort récente de Louis Robert a provoqué une profonde émotion dans le monde entier. Des savants éminents sont venus de l'étranger assister à ses obsèques, certains même ont fait spécialement l'aller et retour des Etats-Unis afin de marquer toute l'amitié qu'ils éprouvaient pour notre collègue. Les gouvernements de Grèce, de Turquie et d'Albanie ont exprimé leurs condoléances officielles.

On entrevoit ainsi le rayonnement extraordinaire qu'a exercé la personnalité de ce grand savant, qui eut toujours la passion du contact humain. Dans sa jeunesse, n'avait-il pas milité activement dans le mouvement du *Sillon* de Marc Sangnier ! Sa carrière de professeur a été longue, puisqu'il avait été élu à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes à l'âge de 28 ans, et à l'âge de 35 ans au Collège de France. Il était un professeur-né, attentif à chacun de ses élèves, dont il suivait avec intérêt les travaux, comme en témoignent les comptes rendus des conférences rédigés chaque année pour l'Annuaire des Hautes Etudes, et il était soucieux d'adapter les thèmes qu'il traitait aux besoins, aux demandes, aux intérêts de ses auditeurs. Même après sa retraite, jusqu'aux derniers jours de sa vie, il a pris la peine de répondre avec précision aux questions qu'on lui posait, de lire et de critiquer les travaux qu'on lui soumettait. Ces contacts humains, il les a eus aussi, nombreux, vivants, variés, durant les sept années pendant lesquelles il a assumé, avec beaucoup d'efficacité et de soin, la direction de l'Institut français d'Archéologie d'Istanbul.

Ces contacts humains, il les retrouvait sous une autre forme, dans son domaine propre de recherche, l'épigraphie. L'épigraphiste, disait Louis Robert, est un helléniste qui rassemble et étudie les textes gravés sur un support durable qui peut être une stèle taillée pour cela, ou un monument, un tombeau, la base d'une statue, un mur de temple ou d'édifice public. Si Louis Robert avait eu très tôt la passion de l'épigraphie — lycéen, il suivait déjà les cours de l'épigraphiste Maurice Holleaux —, c'est qu'il ressentait le caractère vivant de cette discipline. Tout d'abord, l'épigraphie permet à l'étude de l'Antiquité de se renouveler sans cesse, parce qu'elle apporte chaque année, comme disait Louis Robert, un « flot incessant de documents nouveaux ». Sans cet apport, ajoutait-il, la science de l'Antiquité piétine, se répète, sombre dans la futilité, le paradoxe sans fondement ou la rhétorique creuse.

Ce « flot incessant de documents nouveaux », notre collègue, en collaboration avec M<sup>me</sup> Jeanne Robert, va, pendant près de 50 ans, l'analyser et le critiquer dans ce gigantesque et fameux « Bulletin épigraphique » dont la préparation l'absorbait chaque année pendant plusieurs mois.

Surtout l'épigraphie oblige à garder un contact étroit avec la vie des hommes de l'Antiquité. Si ces hommes ont gravé tel texte sur un support, c'est qu'ils voulaient que ce texte soit vu et lu par leurs contemporains et par la postérité. Chaque texte laisse donc entrevoir toute une vie, sociale, politique, militaire, religieuse, économique. La méthode incomparable de Louis Robert consistait à ne jamais séparer l'inscription de son contexte, de son support matériel, mais aussi de son support sociologique, la vie de la cité, qui se manifestait aussi dans ses monnaies, dans ses monuments, dans sa vie économique. Pour Louis Robert l'épigraphie était donc inséparable non seulement de la philologie, mais de la numismatique — à laquelle il consacrait régulièrement des conférences d'initiation —, de l'archéologie, de la papyrologie.

Pour lui, il n'y avait pas des disciplines, mais des problèmes qu'il fallait savoir résoudre en usant de toutes les disciplines.

Tout spécialement, l'épigraphie était, pour Louis Robert, inséparable de cette géographie historique qu'il avait enseignée à l'École Pratique des Hautes Etudes. « Toute inscription doit évoquer un site » se plaisait-il à dire. Il fallait toujours la replacer dans son cadre naturel, dans le territoire où vit la cité. Si l'épigraphie vivifiait la science de l'Antiquité, la géographie historique vivifiait à son tour l'épigraphie. Par géographie historique, il entendait une « géographie humaine rétrospective » inspirée par l'esprit de Vidal de La Blache et partant de ce qu'il appelait la « méditation du paysage ». Cette méditation du paysage, c'était pour lui une étude attentive de la Terre, modelée et remodelée par l'homme, un regard chargé de science qui voyait le passé dans le présent et, en quelque sorte, le présent naître du passé.

Louis Robert aimait la Terre. C'était d'ailleurs un homme de terrain, qui mena pendant 11 ans avec la collaboration de M<sup>me</sup> Jeanne Robert et de plusieurs autres savants, les fouilles de Claros, dont il raconte les étapes dans ses comptes rendus de mission parus dans l'Annuaire du Collège de France, c'était aussi un voyageur, un explorateur, dans la lignée de ces grands voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle qui parcoururent comme lui l'Anatolie et au témoignage desquels il accordait tant d'importance. Il a plusieurs fois évoqué, avec une merveilleuse poésie, ses marches sur les hauts plateaux de Turquie, à travers les forêts de pins solitaires et silencieuses, le nomade qui offre sous la tente le yogourt et la crème. L'épigraphie, disait-il, ce n'est pas seulement les collections de pierre dans les Musées, mais aussi les conversations avec les Turcs d'aujourd'hui, sur la récolte des olives, les essais de plantation d'orangers, l'élevage des chameaux. Là encore, M<sup>me</sup> Jeanne Robert qui parlait le turc à la perfection, lui permettait ce contact avec la réalité humaine

d'aujourd'hui qui souvent éclairait pour lui la réalité humaine d'hier. C'est ainsi qu'il pouvait comprendre les vers d'Apollonios de Rhodes disant : « Ils combattaient pour la terre productrice de fer » en lisant dans la revue turque du Service des Mines que des mines de fer venaient d'être redécouvertes dans la région à laquelle Apollonios faisait allusion. Pour comprendre les textes, il fallait, disait-il, étudier le paysage, la nature, la botanique, les animaux (ce ne fut que justice si une nouvelle espèce de *Machilides* découverte à Claros fut appelée par J. Fritzsch *Lepismachilis Roberti*).

Mais c'étaient surtout les hommes vivant sur cette terre qui le fascinaient. En tenant dans sa main une monnaie de bronze frappée en Sicile par les esclaves révoltés, il était ému, en pensant à leur tragique destin, de se trouver en présence de ce « témoignage palpable de quelques années de sang et de larmes ». Pour lui, le moindre texte, le moindre objet, la moindre monnaie avaient une profonde signification humaine.

Louis Robert a laissé une œuvre immense. Dans une note manuscrite, il décrivait ainsi sa méthode de rédaction en citant d'abord quelques lignes de H. Baulig, géographe et élève de Vidal de la Blache (*Annales*, 18, 1963, p. 615) : « Pour ma part, je ne me mets à écrire que sur un plan détaillé, où chaque chose est à sa place, de sorte qu'il n'y a guère qu'à passer un fil. Mais auparavant chaque fois qu'il me vient une idée, à première vue ou vraie ou bizarre, je la jette sur le papier, l'écriture m'oblige à préciser et les faiblesses apparaissent... », puis en ajoutant : « Ce sont mes deux procédés : il n'y a plus qu'à passer un fil lorsque je me mets à écrire ; je jette sur le papier l'idée ou la formule qui me vient ».

Dans cette œuvre immense, il n'y a pas une seule page qui ne renouvelle les problèmes, qui ne donne le seul sens possible et admissible à des textes ou des documents que l'on comprenait mal ou que l'on ne comprenait pas. Que ce soit, pour ne citer que quelques exemples, Cléarque de Soloi, le philosophe aristotélicien en voyage dans la ville hellénistique qui se trouvait sur l'emplacement de l'actuelle Aï Khanoun à la frontière de l'Afghanistan et de l'U.R.S.S., que ce soit Lucien de Samosate combattant contre le faux prophète Alexandre, ou la martyre chrétienne Perpétue, racontant les songes qu'elle a eus dans sa prison, chaque fois, grâce à la science extraordinaire de Louis Robert, ces figures ressuscitent avec toute leur époque.

Tout spécialement cette œuvre a renouvelé totalement la vision que l'on a habituellement de la vie des cités grecques d'Asie Mineure à l'époque hellénistique et romaine. Louis Robert a montré en effet que la vie politique et sociale de ces cités grecques ne s'est pas du tout éteinte avec l'essor des monarchies hellénistiques. Les cités grecques ont continué, jusque sous l'Empire romain, à avoir une intense activité culturelle, religieuse, politique et même athlétique. C'est précisément le témoignage indiscutable des inscriptions qui permet d'établir ce fait. Pour reprendre les expressions de Louis Robert

lui-même, « l'hellénisme est resté toujours vivant et tenace, après tant de conquêtes : sous l'Empire de Rome il a connu sa plus grande expansion et son triomphe culturel ».

La disparition de Louis Robert est une perte irréparable pour les études de l'Antiquité. Nous avons perdu pour toujours son jugement infaillible, sa connaissance extraordinaire de tous les aspects et de toutes les époques du monde antique, la sûreté de ses interprétations. Son œuvre nous reste, qui est une mine souvent inexploitée. Et le souvenir de sa vie et de sa personnalité demeurera pour nous un appel toujours vivant à la rigueur scientifique qui est, en fait, une discipline morale.

Pierre HADOT.